

COUP-D'ŒIL DANS LE SIÈCLE A VENIR.

Alors j'entendis une voix du ciel, me disant : écris : Bienheureux sont les morts qui désormais meurent dans le Seigneur ! Oui, pour certain, dit l'Esprit ; car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

(Apoç. XIV. 13).

C'est une disposition naturelle au cœur de l'homme de plaindre ceux qui meurent ; et c'est ordinairement par des témoignages de compassion qu'on s'exprime dans le monde à leur sujet. **Pauvre homme !** dit-on en parlant de cet homme qui a disparu tout à coup du milieu des vivants dans la plénitude de ses facultés et de ses forces, enlevé à l'amour de ses proches, à l'estime de ses concitoyens, à l'activité d'une carrière utile et bien remplie. **Pauvre femme !** dit-on en parlant de cette mère de famille, qui laisse un époux dans le deuil et des enfants orphelins ; ou de cette jeune épouse, pour qui les premières joies mater-

nelles sont devenues un signal funèbre et comme une cloche de mort. Pauvre enfant ! dit-on encore en parlant de cet être charmant que Dieu a voulu rappeler dès son entrée dans la vie, et qui, du berceau que sa mère avait paré pour lui et où elle le contemplait avec tant d'amour, a passé tout à coup, à l'inexprimable déchirement de ce cœur maternel, sur le lit glacé du tombeau. Mais le Saint-Esprit juge d'après une règle bien différente ces événements si tristes aux yeux du monde. Comme il estime « qu'il vaut mieux aller dans la maison de deuil que dans la maison de festin, » il estime aussi que « le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance. » Il déclare digne d'envie le sort de ceux qui s'en vont, si du moins ils sont morts dans la foi, et il ne parle d'eux qu'en les désignant par le titre de bienheureux : « Bienheureux, » nous dit-il, « ceux qui meurent dans le Seigneur ! » Et comme une telle assertion pourrait paraître étrange, comme on pourrait au premier abord n'en pas reconnaître la vérité, il y revient aussitôt après pour insister sur son caractère de certitude parfaite et infaillible : « oui, pour certain, dit l'Esprit, » cet Esprit qui ne peut mentir puisqu'il n'est autre que Dieu lui-même. Qu'y a-t-il de plus certain au monde qu'une chose qui nous est affirmée solennellement par l'Esprit de Dieu ? Doutez, si vous le voulez, de tout le reste ; doutez de toutes les prévisions, de toutes les probabilités, de tous les calculs, de tous

les raisonnements de la sagesse humaine ; doutez même de ce que vos yeux voient et de ce que touchent vos mains, car les organes de vos sens vous peuvent tromper et l'on en voit des exemples : mais ne doutez pas d'une affirmation solennelle du Saint-Esprit. Silence donc, mes bien-aimés frères, à toutes les plaintes sur le compte des fidèles qui meurent ou qui sont morts ; loin de vous ces vains témoignages d'une compassion sans objet ; apprenez à changer de langage à leur égard, et à dire avec le Saint-Esprit qu'ils sont heureux. Oui, heureux ce chrétien humble et fidèle qui est allé recueillir dans le ciel ce qu'il avait semé sur la terre ; heureuse cette mère de famille chrétienne enlevée pour toujours aux fatigues, aux douleurs et aux péchés de cette vie ; heureux ce jeune enfant moissonné avant sa fleur, et retiré pour toujours de devant le mal dans la maison du père céleste ! oui, pour certain, répétons-nous avec l'Esprit, ils sont heureux !

Pourquoi sont-ils heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ? Le Saint-Esprit en donne deux raisons, qui doivent tour à tour fixer notre attention : « ils se reposent de leurs travaux » — « et leurs œuvres les suivent. »

« Ils se reposent. » C'est là sans doute un bonheur qui a quelque chose de négatif, mais qui n'en est pas moins d'un grand prix. Qui ne connaît par expérience

tout ce qu'il y a de douceur dans le repos succédant à la fatigue? Il y a dans le repos une jouissance réelle, qui, si elle le cède en vivacité à des plaisirs d'un autre genre, l'emporte peut-être en douceur et en plénitude. Ce terme de repos, par lequel le Saint-Esprit désigne souvent la vie éternelle, est assurément un des traits les plus doux, les plus consolants, les plus attrayants dont il pût la peindre. Qui d'entre nous, au milieu des épreuves et des soucis de la vie, n'a senti parfois son cœur pénétré, rafraîchi délicieusement par cette peinture si simple et si belle de la félicité à venir : « Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu ! » La vie présente est une fatigue de tous les instants, dont la mort est un repos éternel : repos du travail, repos des souffrances, repos du péché.

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage : » telle est la sentence prononcée contre toute l'humanité dans la personne de notre premier père. C'est une des grandes misères de la vie présente que nous ne pouvons pourvoir à notre subsistance, que nous ne pouvons exister sur la terre sans fatigue; notre tâche de chaque jour est une fatigue, l'accomplissement de chaque devoir est une fatigue, chaque jouissance même est une fatigue pour notre nature déchue. Et ici je n'ai pas seulement en vue, vous le sentez bien, la fatigue extérieure et physique; cette fatigue extérieure n'est pas la seule, ni la plus pénible à supporter. Mais il est une fatigue intérieure et morale

résultant des soucis de la vie, de ces préoccupations matérielles où notre âme se laisse malgré nous absorber, contre lesquelles il lui faut lutter constamment ; il est une fatigue morale qui résulte du contraste perpétuel entre le corps et l'esprit, de la lutte sans cesse renaissante entre les besoins infinis de notre âme et les étroites exigences de la vie matérielle. Il est des jours où cette fatigue morale arrive à un tel degré qu'elle nous semble comme impossible à supporter. Il est des jours où l'existence toute seule semble une fatigue, où la vie pèse sur nous comme un fardeau sous lequel notre âme est haletante, et où nous soupignons vaguement après un repos que nous chercherions vainement sur la terre. Ce repos tant souhaité est le partage de ceux qui sont morts dans le Seigneur. Pour eux plus de travail pénible, plus de soucis, plus de fatigue. La vie leur est facile et légère ; tout est harmonie dans leur existence ; tous les besoins de leur double nature sont satisfaits sans effort et sans combat. Ils ne sont plus tourmentés ni par les regrets de la veille, ni par les soucis du lendemain, et l'éternité coule pour eux comme un jour paisible et pur. O vous qui les avez vus à l'œuvre et qui les pleurez aujourd'hui, voudriez-vous, si vous le pouviez, les ramener au milieu des fatigues et des soucis de la vie, et n'êtes-vous pas heureux de les sentir dans le repos éternel ?

Ils se reposent aussi des épreuves, des afflictions,

des souffrances. Il n'est personne ici-bas qui n'ait son héritage de douleur, personne qui ne sache par expérience que la vie présente est une « vallée de Baca, » une vallée de larmes. Les uns pleurent sur des souffrances physiques et luttent contre les étreintes de la maladie; d'autres pleurent sur le renversement de leurs espérances terrestres, de leurs projets de gloire ou de fortune; d'autres pleurent sur la mort des objets de leur affection, ou versent des larmes bien autrement amères sur leur perte morale, en les voyant s'égarer loin de la source des eaux vives à la poursuite des vanités du monde. Et encore ces souffrances qui paraissent au-dehors, et que les hommes connaissent, ne sont pas les seules ni les plus douloureuses. Il y a pour tout cœur d'homme un monde de souffrances intimes, cachées, que nul ne connaît ni ne connaîtra jamais sur la terre, qui se passent entre lui et Dieu, et qui sont d'autant plus douloureuses qu'elles ne peuvent pas être comprises ni partagées par des êtres semblables à nous. Faites par l'imagination le compte de toutes ces souffrances, connues ou ignorées, et calculez, si vous le pouvez, la somme de douleurs qui compose l'héritage terrestre de tout enfant d'Adam. Mais ceux qui sont morts dans le Seigneur se reposent de tout cela. Ils sont recueillis dans un séjour où la douleur est inconnue, où le deuil n'a plus accès, où toutes les larmes sont essuyées, tous les désirs satisfaits, toutes les espé-

rances réalisées , où le corps est affranchi de toute souffrance , et l'âme de toute affliction. O vous qui avez vu tant souffrir ceux que vous avez aimés sur la terre et qui n'y sont plus ; vous qui les vîtes peut-être se débattre sur un lit de maladie , sans pouvoir leur apporter de soulagement ; vous qui les vîtes pleurer sur des douleurs dont vous aviez votre part , et qui derrière ces souffrances que vous partageiez deviniez d'autres souffrances plus profondes encore et plus amères , que le regard de l'homme ne pouvait sonder , — n'êtes-vous pas heureux à la pensée qu'ils ne souffrent plus , qu'ils ne souffriront plus jamais , et leur envieriez-vous ce repos qui est leur partage-éternel ?

Ils se reposent enfin du péché. Le péché est le plus pesant des fardeaux sous lesquels nous avons à gémir dans cette vie d'épreuves. Le péché est un ennemi que nous portons partout avec nous , et contre lequel il nous faut combattre sans relâche. C'est le péché qui nous oblige à cette lutte parfois si violente et si douloureuse , que l'Écriture dépeint sous les images les plus fortes et les plus saisissantes , qu'elle appelle un « combat jusqu'au sang , » une « crucifixion de la chair , » un « œil qu'il faut arracher , » un « bras qu'il faut couper et jeter loin de nous. » C'est le péché que saint Paul représente comme un cadavre qu'il traînait partout enchaîné à son corps vivant , et qui le forçait à s'écrier dans son

angoisse : « malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » N'est-ce pas là en effet de tous les travaux le plus pénible, de toutes les fatigues la plus éprouvante, de toutes les souffrances la plus amère ? Qu'y a-t-il de plus angoissant que de sentir constamment nos résolutions les meilleures frappées de stérilité, de voir si souvent nos efforts se perdre sans résultat ; à mesure que nous terrassons le péché sur un point, de le voir renaître sur un autre sous une forme nouvelle ; à mesure que nous écrasons une des têtes de cette hydre, d'en voir une autre saillir à la place, et de retrouver toujours, toujours en nous le péché, monstre vivant attaché à notre cœur comme à sa proie ? Sans doute le fidèle n'est pas sans faire de jour en jour des progrès dans cette lutte, où avec la grâce de Dieu il doit finir par triompher : mais au prix de quelle vigilance et de quels efforts ! Vous connaissez cette fable antique d'un homme fort, auquel sont imposés successivement tous les travaux les plus effrayants que l'imagination puisse concevoir, et qui marche constamment de labour en labour et de fatigue en fatigue : eh bien ! ce n'est là qu'un symbole affaibli de ce travail intérieur, imposé de jour en jour à l'Hercule moral qui est dans le cœur du chrétien. A l'égard de cette fatigue-là encore ceux qui sont morts dans le Seigneur se reposent. Pour eux le péché n'est plus, la tentation a pris fin, le combat a fait place à la victoire.

L'image de Dieu est rétablie en eux sans nuage ; leur nature morale est renouvelée et toute sainte ; l'accomplissement de la volonté divine ne leur coûte plus aucune lutte ni aucun travail, la sainteté est devenue leur élément et leur vie. O vous qui luttez encore péniblement contre le péché, voudriez-vous les ramener au milieu des tentations de la terre, et n'êtes-vous pas heureux de les savoir abrités dans le port de la sainteté éternelle ?

Mais le bonheur de ceux qui sont morts dans le Seigneur n'est pas simplement négatif. Ils ne sont pas seulement affranchis des fatigues et des épreuves de la vie, ils jouissent d'une félicité réelle et immense. C'est ce que le Saint-Esprit déclare dans notre texte, en disant que « leurs œuvres les suivent. » Il existe un lien étroit, une correspondance exacte entre la vie présente et la vie à venir : celle-ci est comme la continuation et l'accomplissement de celle-là ; le caractère de la vie à venir est déterminé pour chacun par celui de sa vie présente ; il ne fait que moissonner dans le ciel ce qu'il a semé sur la terre. Nous nous faisons peut-être des idées bien fausses au sujet de la mort, et du changement qu'elle doit apporter dans notre existence. On se représente généralement la mort comme une rupture violente dans notre destinée, une solution de continuité absolue entre la partie de notre existence qui s'écoule sur la terre et

celle qui doit s'écouler de l'autre côté du tombeau ; il semble qu'il ne doive y avoir entre ces deux vies aucun point de contact, aucune analogie, aucune relation. Cette manière d'envisager la mort ne paraît conforme ni à la lettre, ni à l'esprit des déclarations de l'Écriture. L'Écriture nous représente constamment la vie à venir comme le résultat naturel et en quelque sorte la continuation de celle-ci. La vie à venir est à la vie présente ce qu'est la conséquence au principe, ce qu'est la moisson à la semence, l'œuvre accomplie au travail préparatoire, la fleur éclose au bouton qui la renfermait déjà tout entière : tellement que le ciel et l'enfer commencent en quelque sorte dès cette vie pour les justes et pour les méchants ; la vie à venir ne sera que le développement complet et immuable de ces germes de bien ou de mal, de salut ou de condamnation qui se trouvent déjà dans tout cœur d'homme ici-bas. Les expressions de notre texte, en particulier, me semblent appuyer cette manière de concevoir la vie à venir. Quand le Saint-Esprit dit, en parlant des justes : « leurs œuvres les suivent, » il semble avoir voulu indiquer que la vie éternelle ne sera pour eux que la continuation de cette existence de dévouement au Seigneur qui a commencé ici-bas. Sans doute il y aura toujours, de la vie à venir à la vie présente, la distance immense qui sépare la perfection de l'imperfection, ce qui est infini et éternel de ce qui est fini et passager ; mais

il importe de ne jamais perdre de vue que le caractère de cette vie éternelle sera pour chacun dans un rapport intime avec celui de sa vie présente.

A peine est-il nécessaire de vous faire observer que cette expression : « leurs œuvres , » doit être prise ici dans son sens le plus général. Il ne s'agit pas seulement de ce qu'on appelle ordinairement dans le monde bonnes œuvres : il s'agit de tout l'ensemble de la vie du fidèle , en y comprenant non-seulement ses actes et ses paroles , mais ses sentiments et ses pensées , et tout particulièrement sa foi , source de tout le bien qui est en lui. Le langage du Saint-Esprit , qui est fondé sur la réalité des choses , est bien différent de celui des hommes , qui est fondé sur les apparences ; tout en employant les mêmes mots , il ne donne pas à ces mots le même sens. Les hommes , dont la vue est bornée par l'apparence extérieure et qui ne peuvent pas lire au fond des cœurs , appellent œuvres ce qui paraît au-dehors , les actes qu'on voit et les paroles qu'on entend ; mais Dieu , dont le regard plonge au fond de notre vie morale , apprécie cette vie dans son ensemble , dans sa plénitude , dans sa réalité ; les actes et les paroles , qui seuls motivent le jugement des hommes , sont à ses yeux ce qui a le moins d'importance ; c'est sur le dedans qu'il nous juge , sur notre vie profonde et cachée , et c'est cette vie-là qu'il appelle nos œuvres. C'est sur ces œuvres-là , parmi lesquelles , je le répète ,

la foi figure au premier rang, que nous serons jugés au dernier jour ; ce sont ces œuvres-là qui suivent le fidèle après sa mort, qui déterminent le caractère de sa vie à venir, et qui deviennent pour lui autant d'éléments de félicité. Sa foi, sa soumission à la volonté de Dieu, son amour pour le Seigneur, sa charité pour ses frères, son humilité, sa sainteté, son zèle, ses paroles bonnes et pures, ses œuvres de bienfaisance et de dévouement, toutes ces choses le suivent après sa mort et deviennent autant d'éléments de sa félicité éternelle. Essayons de faire comprendre, par quelques exemples, comment les œuvres du fidèle le suivent dans la vie à venir et contribuent à sa félicité.

Sa foi porte ses fruits dans cette autre vie, et elle se change en vue : il contemple et il touche ce qu'il avait cru. Ici-bas, il voyait la vérité confusément et comme dans un reflet obscur ; il était réduit bien souvent à marcher dans les ténèbres, et à se laisser conduire en aveugle par Celui auquel il avait cru ; il ne trouvait pas à satisfaire cet immense besoin de connaître et de comprendre, qui se trouve au fond de tout cœur d'homme ; mais, soutenu par sa foi, il avançait en paix au milieu des obscurités de la vie, il attendait avec patience le grand jour des révélations, il acceptait comme bonnes et pleines d'amour des dispensations qu'il ne comprenait pas. Et maintenant, pour récompense de sa foi, il voit face à face,

il connaît comme il a été connu ; pour lui tous les voiles sont levés, toutes les obscurités sont dissipées. A ses regards illuminés d'en-haut se déploie tout entier le plan magnifique des voies de Dieu envers le monde, et partout il découvre des merveilles de sagesse et d'amour. Les dispensations les plus obscures, les plus insondables, les plus douloureuses de la vie présente, lui paraissent dans la vie à venir les plus sages et les plus paternelles ; et qui pourra dire les transports d'admiration et de sainte joie où le jette cette révélation des voies de Dieu !

A bien d'autres égards, sans doute, sa curiosité est satisfaite. Ce n'est pas seulement le monde moral dont il possède le secret, c'est aussi, j'ose le croire, l'univers physique. Le vrai système du monde se dévoile à ses regards. Il connaît d'après quelles lois et dans quel but gravitent dans l'espace ces globes étincelants, dont la multitude confond nos regards et notre pensée. Tandis que le savant sur la terre, armé de ses instruments à la fois si admirables et si impuissants, s'efforce en vain de percer le mystère des cieux, et parvient tout au plus, à force de calculs profonds et d'observations patientes, à découvrir de loin en loin quelque étoile nouvelle, quelque profondeur inexplorée de l'immense univers, quelque témoignage nouveau de son ignorance, — lui, l'habitant du ciel, sans effort et sans travail, aperçoit la vraie nature et la vraie destination de tous ces corps

mystérieux que la main du Tout-Puissant a semés dans l'espace comme une poussière d'or ; il sait si ce sont là des mondes et des mondes habités ; il les parcourt peut-être, et volant d'étoile en étoile, il contente cette curiosité sublime que Dieu n'a pas mise dans notre cœur pour la laisser toujours insatisfaite ; sans doute il retrouve partout dans l'univers la vie, le bonheur, l'ordre, l'harmonie, la beauté, partout les témoignages éclatants de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu ; il va de surprise en surprise et d'admiration en admiration. Je vous laisse à imaginer quelles jouissances inconnues et élevées il puise dans cette révélation de l'œuvre de Dieu.

Sa soumission à la volonté divine le suit également après la mort ; elle porte ses fruits dans la vie à venir, et elle se change en félicité. C'est trop peu de dire qu'il est délivré à jamais des épreuves de tout genre sous le poids desquelles il gémissait ici-bas : ces épreuves font place, non-seulement au repos, mais à des jouissances positives et ineffables. Ces jouissances du ciel, qui pourrait les dire, ou seulement les imaginer ? Comment ne pas succomber sous le sentiment de notre impuissance quand nous essayons de raconter ces choses « que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui ne sont point montées au cœur de l'homme, et que Dieu tient en réserve pour ceux qu'il aime ? » Jamais je n'ai senti mon imagination plus stérile, ni ma parole plus impuissante, que

lorsque j'ai voulu essayer de décrire aux autres, ou de me représenter à moi-même, la félicité du ciel. L'Écriture elle-même ne peut pas raconter une telle félicité, elle ne peut que la figurer de loin par d'imparfaites et grossières images ; parce que Dieu lui-même n'a à sa disposition, pour parler aux hommes, que le langage des hommes, et qu'il faudrait une langue toute nouvelle, la langue des anges, pour parler des choses du ciel. Un « héritage incorruptible qui ne se peut souiller ni flétrir ; » des « couronnes de gloire » que les élus « jettent aux pieds de l'agneau ; » un « trône de saphir, environné de l'arc-en-ciel, » sur lequel ils sont assis avec Jésus-Christ ; des sceptres, des palmes, des fleuves de délices, des festins ; un banquet nuptial où ils prennent place avec Abraham, Isaac et Jacob, et avec Jésus lui-même ; des sources d'eau vive, auprès desquelles Jésus les mène paître comme un berger ses brebis ; un vêtement éclatant et pur, blanchi dans le sang de l'agneau ; des cantiques de joie et d'amour, chantés sur les harpes de Dieu ; une clarté toute nouvelle qui émane immédiatement de Dieu lui-même, et qui rend inutile à jamais l'éclat du soleil ou de la lune ; une cité céleste dont le pavé est d'or et les murs de cristal, dont les portes sont des perles et les fondements des pierres précieuses ; et tout ce qu'il y a encore dans la parole de Dieu d'images riantes ou sublimes, touchantes ou magnifiques, — qu'est-ce que tout cela, que sont tous ces fai-

bles et pâles symboles pour nous donner une idée de la félicité du ciel ? Rassemblez par l'imagination tout ce qu'il y a de plus doux, de plus noble, de plus pur, de plus ravissant dans les jouissances dont l'âme humaine est susceptible, et vous n'aurez pas encore même une faible idée de la félicité que Dieu tient en réserve pour ses élus. Ici encore il faut consentir à ignorer aussi longtemps que nous sommes sur la terre, et sans doute la révélation soudaine de ces joies, que nous ne pouvons pas même imaginer, sera un élément essentiel du bonheur à venir. — Toutefois il ne faudrait pas croire, et je rappelle ici l'observation générale que j'ai faite en abordant ce sujet, il ne faudrait pas croire que le bonheur du ciel n'aura aucun rapport, aucune analogie avec celui de la vie présente. Comme nous aurons encore, dans l'économie à venir, des corps unis à nos âmes ; comme notre nature actuelle ne sera pas anéantie pour faire place à une nature entièrement différente, mais seulement perfectionnée et affranchie de toutes ses infirmités, de même il est probable que toutes les jouissances légitimes de la vie présente se retrouveront dans le ciel, mais seulement épurées, ennoblies, et élevées à une plus haute puissance. Ainsi, j'imagine qu'il y aura dans le ciel quelque chose de plus doux que les saveurs les plus délicates et les parfums les plus suaves, de plus harmonieux à nos oreilles que la musique la plus mélodieuse, de plus charmant à

nos regards que les aspects les plus enchanteurs , de plus ravissant pour notre cœur que les affections les plus tendres , de plus saisissant pour notre imagination que les pensées les plus sublimes : en un mot , des impressions , des sentiments , des émotions qui rappelleront , tout en le surpassant infiniment , tout ce qui nous charme le plus sur la terre.

Aussi est-il quelques-uns des traits de ce bonheur à venir , dont nous pouvons déjà nous faire une faible idée d'après la vie présente. Quelle joie ne sera-ce point , par exemple , de trouver dans le ciel tous ces fidèles serviteurs de Dieu qui ont passé tour à tour sur la terre , que la bible ou l'histoire nous font connaître , et que nous aimons sans les avoir vus ; quelle joie d'entrer avec eux dans des relations habituelles et intimes ; de voir et d'entendre un Abel , un Abraham , un David , un Daniel ; de pouvoir écouter un saint Paul , converser avec un saint Jean , prier avec une Marie ; quelle joie surtout de connaître Jésus lui-même , de pouvoir nous rassasier de sa vue , lui parler comme un ami à son ami , et recueillir les paroles de sa bouche divine ! Si nous nous surprenons quelquefois à envier le sort de ceux qui ont vécu avec Jésus dans son état d'humiliation et de souffrance , que sera-ce de vivre avec lui dans la gloire !

Quelle joie encore de retrouver dans le ciel nos amis , nos parents , nos enfants qui seront morts dans le Seigneur ! Quelle joie d'y trouver les pécheurs qui ,

par nos exhortations, nos sacrifices ou nos prières, auront été amenés à la foi qui sauve ! Heureux alors, mille fois heureux ceux qui, suivant la parole de Jésus-Christ, se seront préparé « des amis pour les accueillir dans les tabernacles éternels ; » ceux qui trouveront, pour leur souhaiter la bien-venue, des âmes transportées par leur moyen des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu ! Heureux aussi ceux qui trouveront des affligés qu'ils auront consolés, des pauvres qu'ils auront secourus, des malades qu'ils auront visités, des malheureux que leur charité aura retirés du découragement, peut-être du désespoir et de la perdition ! Encore une fois, ne l'oublions pas, la vie à venir sera pour chacun de nous telle que nous l'aurons préparée dans celle-ci. Le ciel sera là moisson de la terre. Bien que le salut soit un pur don de la grâce de Dieu, le degré de notre bonheur à venir sera déterminé par notre plus ou moins de fidélité dans la vie présente. C'est là une doctrine clairement établie dans l'Écriture. « Ce que chacun aura semé, » dit saint Paul, « il le recueillera ; qui sème peu moissonnera peu, et qui sème abondamment moissonnera abondamment. » Rien ne se perd dans le royaume des cieux : tout se retrouvera un jour dans la plus exacte proportion. Telles auront été nos œuvres dans cette vie, telles elles nous suivront dans la vie à venir. Ce que nous aurons semé, nous le recueillerons. Chacune de ces semen-

ces de foi, d'amour, de charité, de fidélité, de zèle, de sainteté que nous aurons déposée en silence, peut-être en pleurant, dans les sillons obscurs de cette vie d'épreuves, nous la retrouverons un jour transformée en épi d'or dans la riche moisson de la gloire éternelle. ¹

Mais il est un des éléments de la félicité à venir qui domine tous les autres : c'est la communion parfaite et permanente avec Dieu, cette source éternelle et intarissable de la joie et de la vie. A cet égard encore la vie éternelle doit commencer sur la terre pour s'achever dans le ciel. « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, » nous dit le Sauveur, « car ils verront Dieu ; » c'est-à-dire ils le connaîtront d'une manière intime, ils le contempleront dans son essence adorable, ils se rapprocheront de lui autant que la créature peut se rapprocher du créateur, ils s'uniront étroitement à lui, ils puiseront directement en lui la vie de leur âme. Voir Dieu, nous unir à lui, voilà pour nous la vraie source de la félicité. Notre âme est faite pour vivre près de Dieu, c'est trop peu dire, pour vivre *en Dieu* : en dehors de Dieu il n'y a pour nous que misère, quelles que puissent être les conditions extérieures de notre existence ; dans la communion de Dieu il ne peut y avoir que félicité, félicité immense, parfaite, insondable. Cette communion

¹ Ps. CXXVI. 6.

avec Dieu , qui est la vraie source de la joie , et dont nous avons déjà comme un avant-goût sur la terre quand nous vivons par la foi , sera pleinement réalisée dans le ciel. Alors Dieu sera véritablement le centre et le but suprême de notre existence ; à Dieu se rapportera toute notre activité ; Dieu règnera sans partage sur tout notre être ; Dieu se retrouvera dans chacune de nos actions , dans chaque parole de notre bouche , dans chaque mouvement de notre âme ; et cette présence continuelle de Dieu dans tout notre être , qui est l'état normal et régulier , ce rétablissement complet en nous de l'image divine qu'avait effacée le péché , sera la source intarissable de la joie la plus pure et la plus profonde. Ici plus que jamais les paroles sont impuissantes : nous n'avons pas de langage humain pour exprimer une telle félicité ; nous n'avons pas même ici bas de cœur pour la sentir , ni de pensée pour la concevoir. Mais n'y aurait-il jamais eu dans votre vie chrétienne des moments , fugitifs , hélas ! et bientôt passés , où sur les ailes de la prière vous vous sentiez enlevé à toutes les misères , à tous les péchés , à toutes les mesquines préoccupations de la vie présente ; où votre âme , dégagée en quelque sorte pour un instant de ses liens mortels , sentait ou plutôt voyait , non plus par l'intermédiaire du raisonnement ni par le témoignage d'autrui , mais par une intuition immédiate , que le monde de la foi est une réalité ; où il vous était donné enfin ,

comme à Moïse, de contempler sans nuage le Saint des saints, et de « voir Celui qui est invisible ? » Qu'étaient alors pour vous tous les trésors du monde et toutes les félicités de la terre, et tout ce qu'il y a de plus excellent parmi ce que recherchent les hommes, qu'était tout cela auprès de cette joie divine et immense qui pénétrait et inondait votre cœur ? Ces moments d'extase, rares sans doute, mais qui pourtant se rencontrent de loin en loin dans l'expérience des fidèles, peuvent leur donner comme une faible idée de ce que sera pour eux dans le ciel la communion parfaite et permanente avec le Seigneur.

Nous avons dit comment les œuvres des enfants de Dieu deviennent après leur mort les éléments de leur félicité ; mais il est encore un autre sens auquel on peut dire que ces œuvres les suivent dans la vie éternelle. Leurs œuvres les suivent encore dans ce sens qu'ils continuent dans le ciel cette vie de dévouement au Seigneur et d'activité pour son service qu'ils ont commencée sur la terre. La félicité du ciel ne sera pas une inaction stérile, ce sera un bonheur essentiellement actif, comme nous l'avons déjà fait observer à l'occasion de ce serviteur de la parabole qui avait été « fidèle en peu de chose, » et que son maître « établit sur beaucoup ¹, » c'est-à-dire auquel il confie un nouveau service, plus important que celui

¹ Parabole des talents, Matth. XXV.

dont il s'était acquitté jusqu'alors. Trop souvent on représente la vie éternelle comme une existence purement contemplative, et les élus comme uniquement occupés à chanter les louanges de Dieu ; ce point de vue exclusivement contemplatif, sous lequel on présente le bonheur du ciel, est peut-être une des causes principales qui font que les tableaux qu'on nous trace de ce bonheur nous laissent ordinairement si froids. Nous sentons trop qu'un pareil ciel ne répondrait pas aux besoins intimes de notre nature, et que le vrai ciel doit être autre chose. Evidemment Dieu nous a créés pour l'activité, et non pour la pure contemplation. Lui-même est essentiellement actif, il « agit continuellement, » nous dit le Sauveur, et il doit en être de même des créatures morales qu'il a formées à son image. Les anges, ces esprits célestes et purs ; ne se contentent pas de jouir de leur félicité et de chanter les louanges de Dieu ; ils interviennent activement dans son œuvre ; ce sont, nous dit l'Écriture, « des esprits administrateurs, destinés à servir ; » Dieu les emploie pour transmettre ses ordres, pour accomplir ses desseins, pour exécuter ses jugements, pour réaliser ses miséricordes ; et cette activité qu'ils déploient au service de leur divin maître est sans doute un élément essentiel de leur bonheur. Il en sera de même des fidèles dans la vie à venir. Leurs œuvres les suivront. Cette activité qu'ils déploient ici-bas pour le service du Sei-

gneur, ils la retrouveront de l'autre côté du tombeau, agrandie, épurée, plus belle dans son caractère et plus importante dans ses résultats. Ils interviendront d'une manière que nous ne pouvons pas nous représenter ici-bas, mais certainement d'une manière active, dans l'œuvre de Dieu et dans le gouvernement de l'univers; peut-être chacun d'eux aura-t-il, comme ici-bas, des aptitudes spéciales que Dieu fera valoir, en leur assignant à chacun des occupations particulières en rapport avec ces aptitudes; nous ne pourrions ici que former des conjectures, et c'est une raison pour nous arrêter. Quoi qu'il en soit, et quelque impossibilité qu'il y ait, dans notre ignorance présente, à imaginer ce que pourront être les occupations des fidèles dans l'économie à venir, il m'est impossible de douter, soit d'après la nature de l'homme, soit d'après le témoignage de l'Écriture, qu'il y aura pour eux des occupations réelles et actives, et que cette activité sera un élément essentiel de leur bonheur.

Tel est, mes bien-aimés frères, autant que nous avons pu, dans notre faiblesse, bégayer sur ces choses que l'œil n'a point vues et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, tel est le sort réservé à ceux qui meurent dans le Seigneur. Qui meurent *dans le Seigneur*, ai-je dit avec mon texte : arrêtons-nous à ce mot, et considérons bien la nécessité, pour pou-

voir nous appliquer ces douces et magnifiques promesses, de mourir dans le Seigneur. Loin de nous cette doctrine relâchée et faussement charitable, qui voudrait appliquer à la mort en général ce qui est dit ici de la mort des justes, et envelopper tous les morts sans exception dans une même félicité, par cela seul qu'ils ont quitté ce monde! Une telle doctrine peut bien sourire au penchant naturel de nos cœurs, elle peut bien avoir quelque chose de spécieux pour notre raison obscurcie par le péché, mais elle a contre elle une objection sans réplique : c'est qu'elle est contraire à l'Écriture, comme il me serait facile de le montrer par des déclarations nombreuses et précises, que vous connaissez aussi bien que moi. Que s'il en est qui affaiblissent les déclarations de cette parole divine, lorsqu'elle contrarie les systèmes de leur raison ou les désirs de leur cœur; s'il en est qui émoussent un des deux tranchants de ce glaive du Saint-Esprit¹, et qui, tout en exaltant les promesses de la miséricorde, rejettent ou laissent dans l'ombre les menaces de la justice, telle n'est point, grâce à Dieu, notre coutume; et telle ne sera point la vôtre, j'aime à le croire, mes bien-aimés frères. Ta parole, ô notre Dieu! ta parole tout entière, et rien que ta parole; rien en deçà, rien au-delà de CE QUI EST ÉCRIT : c'est là le seul asile assuré pour notre esprit et pour notre cœur.

¹ Hébr. IV. 42.

Pour pouvoir nous appliquer les promesses de mon texte, il faut donc que nous mourions dans le Seigneur.

Mourir dans le Seigneur, c'est, avant tout, mourir dans la foi au Seigneur; c'est renoncer à toute espérance de salut fondée sur nous-mêmes, sur nos œuvres, sur nos prétendus mérites, et faire reposer nos espérances uniquement sur les mérites de Christ, sur l'expiation accomplie par son sang; c'est entrer dans l'esprit de ces belles paroles qu'un pieux évêque du onzième siècle, Anselme de Cantorbéry, adressait à un malade sur son lit de mort : « Aussi long-
» temps qu'il te reste un souffle de vie, » lui disait-il, « n'établis ta confiance que sur la mort de Jésus-
» Christ; et rejetant tout autre appui, fonde-toi tout
» entier sur cette seule mort; qu'elle te couvre tout
» entier, qu'elle t'enveloppe tout entier. Si le Seigneur
» veut te juger, dis-lui : Seigneur ! je mets la mort
» de notre Seigneur Jésus-Christ entre moi et ton
» jugement, sinon je refuse d'entrer en compte avec
» toi. S'il te dit : tu es un pécheur, réponds :
» je place la mort de notre Seigneur Jésus-Christ
» entre toi et mes péchés. S'il te dit : tu as mérité la
» condamnation, crie lui : Seigneur ! que la mort de
» notre Seigneur Jésus-Christ soit entre mon crime
» et toi, et que ses parfaits mérites tiennent la place
» de ceux que je n'ai pas et que je devrais avoir. Et
» s'il insiste encore et qu'il te dise : je suis irrité

» contre toi, dis-lui encore : Seigneur ! que la mort
» de notre Seigneur Jésus-Christ vienne s'interposer
» entre moi et ta colère ! »

Mourir dans le Seigneur, c'est aussi mourir dans l'amour du Seigneur ; c'est aimer celui qui nous a aimés le premier jusqu'à la croix ; c'est nous sentir attirés vers lui par une affection intime et puissante ; c'est, en mourant, aller rejoindre ce qu'on a de plus cher dans le monde entier ; c'est pouvoir dire avec saint Paul : « mon désir tend à déloger pour être avec Christ, ce qui m'est beaucoup meilleur. »

Mourir dans le Seigneur, c'est encore mourir dans l'obéissance au Seigneur. C'est mourir après avoir vécu ici-bas dans l'imitation de Jésus-Christ, après avoir marché dans ce monde comme il y a marché lui-même, après nous être purifiés de jour en jour comme lui aussi est pur ; c'est avoir témoigné par nos œuvres de la réalité de notre foi et de la sincérité de notre amour ; c'est avoir vécu, je ne dis pas dans un état de sainteté parfaite, mais du moins dans le désir constant de la sainteté, en faisant des efforts continuels pour y parvenir, et en nous en approchant de plus en plus.

Enfin, et pour tout dire d'un seul mot, mourir dans le Seigneur, c'est mourir dans la communion du Seigneur ; c'est mourir après avoir vécu, mort au monde et au péché, d'une vie « cachée avec Christ en Dieu ; » c'est pouvoir dire avec saint Paul, sinon

au même degré que le grand apôtre, du moins dans une certaine mesure : « je suis crucifié avec Christ, et je vis, non plus moi, mais Christ en moi; et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi; » c'est pouvoir dire encore avec le même apôtre : « nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même; mais soit que nous vivions, nous vivons au Seigneur; soit que nous mourions, nous mourons au Seigneur : soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur; » c'est, en un mot, aller continuer dans le ciel cette vie d'union avec Jésus-Christ qui a commencé sur la terre.

Mes frères! êtes-vous en état de mourir dans le Seigneur? Mourir dans le Seigneur, c'est le seul chemin de la vie éternelle, c'est la seule chose nécessaire, c'est la perle de grand prix pour laquelle il faut sacrifier tout le reste, c'est la bonne part qui ne sera jamais ôtée. Cette bonne part, l'avez-vous saisie? ce trésor plus précieux que le monde entier, ce bien seul nécessaire, le possédez-vous? Si vous deviez mourir demain, si vous deviez mourir aujourd'hui — et la chose est possible, car nul ne connaît ni son jour ni son heure — votre mort quelle serait-elle? Pour mourir dans le Seigneur, vous l'avez vu, il faut vivre dans le Seigneur; il faut vivre dans la foi, dans l'amour, dans l'obéissance, dans la commu-

nion de Christ. Ah! puissiez-vous sans retard entrer dans une telle vie, si elle n'était pas encore votre heureux partage! Puisse cette étude que nous venons de faire du sort réservé à ceux qui meurent dans le Seigneur, vous inspirer un ardent désir de les imiter! Puisse ce coup-d'œil jeté dans le siècle à venir élever vos pensées en haut, détacher vos affections du monde visible et de ses faux plaisirs! Une telle méditation avait sa place marquée naturellement à cette époque de l'année, époque d'étourdissement, de dissipations frivoles et d'oubli des réalités éternelles.¹ C'est quand nous sommes environnés des bruyants éclats de la joie mondaine; c'est quand autour de nous tout est bruit, agitation, dissipation, ivresse, oubli de l'éternité; c'est quand les enfants du monde courent de fête en fête, dirai-je? ou de folie en folie, oubliant tout le reste pourvu qu'ils *s'amuse*nt, comme ils disent; oubliant que notre avenir à tous est incertain et que l'horizon politique se couvre de nuages; oubliant que la vie est une chose sérieuse, et, à tout prendre, une chose triste; oubliant surtout, hélas! qu'il faut mourir, que le temps est court pour s'y préparer, et que leur âme, leur âme immortelle, est en danger de perdition : c'est alors qu'il est doux de reposer nos cœurs dans la contemplation des scènes paisibles du siècle à venir; c'est alors qu'on aime à

¹ Prêché pendant le carnaval.

parcourir par la foi cette cité céleste, asile éternel des justes, « Jérusalem, séjour tranquille, tabernacle qui ne sera point transporté, dont les pieux ne seront jamais ôtés et dont pas un des cordeaux ne sera rompu, » pour parler avec un prophète ; c'est alors qu'on aime à mettre en regard de ces plaisirs d'un moment, qui laissent le cœur si triste et si vide, cette joie éternelle qui repose sur la tête des rachetés, ce bonheur seul réel, seul profond, seul assuré, seul approprié aux besoins infinis de notre âme, auquel on arrive en mourant dans le Seigneur ! Mes frères, cherchons avant toutes choses ce bonheur là ! Cherchons avec ardeur — tout en implorant cette grâce d'en haut sans laquelle nous ne pouvons rien, mais qui ne manque jamais à ceux qui l'invoquent — cherchons avec toujours plus de zèle ces œuvres selon Dieu, qui seules nous suivront quand il nous faudra quitter tout ce que nous aimons sur la terre ; laissons les vanités de la vie pour nous préparer à mourir dans le Seigneur, et que de nos cœurs à tous s'échappe cette fervente prière : « Que je meure de la mort des justes, et que ma fin soit semblable à la leur ! » Amen.

Février 1851.

FIN.